

Rapport d'étonnement GAES – Grenoble janvier 2026 **Maxime Riché**

J'ai eu le plaisir de participer à deux sessions passionnantes du GAES 2025-2026, et ces quelques lignes résumant modestement les impressions qui perdurent après la conclusion de la seconde et dernière session de Grenoble, en janvier 2026.

Tout d'abord, une agréable sensation de retrouver des compagnons de route, les artistes participants avec qui nous nous sentons, semble-t-il, en confiance et en résonance depuis notre rencontre en novembre à Toulouse. Plus besoin de faire connaissance, et ce temps gagné est mis à profit pour aller directement à l'essentiel et plus en profondeur dans l'échange, partager des impressions sur les recommandations de lectures ou découvertes faites lors de la première session de novembre. Ce front plus soudé nous donne aussi confiance de poser davantage de questions – énormément de questions en réalité, un flot qui semble ne plus tarir et qui dévie les scientifiques intervenants de leur fil de présentation parfois pendant de longues minutes. Une soif d'apprendre et une curiosité qui fait mouche, je crois, parmi les chercheuses et chercheurs participants, qui partagent ainsi leurs doutes et leurs questionnements personnels avec plus de facilité et de confiance.

1) Questionnement commun des scientifiques et des artistes présents : l'impact de la recherche / l'impact de la création sur le monde

Il est frappant que plusieurs scientifiques présents ou intervenants nous fassent à nouveau part de leur envie (comme cela avait été le cas lors de la première session) de réfléchir à l'impact et la nécessité de leur activité de recherche sur le monde. En effet à quoi sert d'étudier des questions théoriques parfois insolubles, se questionnent-ils, ou de mener de coûteuses expériences à l'échelle internationale qui resteront potentiellement sans solution ? Comme par exemple ce post-doctorant travaillant sur l'énigme de la matière noire qui fait courir la communauté scientifique depuis plus de cinquante ans et dont on a aucune certitude qu'elle soit pertinente. Si la question est mal posée ou que nous cherchons dans la mauvaise direction, la réponse risque fort en effet de ne pas être trouvée. Certains chercheurs s'interrogent sur la pertinence de mener ces recherches alors que l'urgence première à laquelle est confrontée l'humanité est le climat et l'érosion de la biodiversité, pour laquelle nous avons déjà collectivement tous les moyens disponibles. Cette prise de recul par rapport à des impératifs de « progrès » et de « modernité » scientifique ne sont pas l'apanage de l'ensemble de la communauté scientifique, mais elle est ici bienvenue, alors que la majorité des artistes présents est fortement préoccupée par la crise environnementale et sociétale que nous traversons. Certains d'entre nous, en en faisant leur ligne de travail, tentent au mieux d'y répondre par un engagement artistique fort, parfois à la limite du sacrificiel.

2) Les retombées du GAES sur la durée

Une grande discussion finale et bilan de cette seconde session du GAES nous mène à évoquer l'envie collective de poursuivre ces échanges, de ne pas laisser se perdre l'ensemble de ces questionnements et émerveillements vécus pendant ces quelques jours intenses. Ces sensations seront-elles mises à profit ensuite dans des travaux artistiques ? à quelle échéance ? Il est fort probable que ces savoirs nourrissent un jour un projet ou un autre de l'un.e d'entre nous, et cela infusera dans très probablement dans le temps long de nos créations, mais l'idée d'une « troisième mi-temps » nous démange : pourquoi pas se revoir (ou inclure une telle troisième phase dans la conception des prochaines éditions du GAES) pour créer collectivement, en temps court et en immersion, et pourquoi pas, même, avec les chercheurs présents ? Cela permettrait d'établir réellement le second sens de circulation du savoir, artiste >> chercheur, en contrepoint du partage chercheur >> artiste vécu pendant le GAES. La passion et l'énergie du groupe dans cette discussion montre que cette option serait la concrétisation réelle d'un échange, d'un savoir expérientiel concrétisé, et serait à ce titre extrêmement satisfaisante, tout en ayant un potentiel de transmission (si par exemple un public était convié à y assister à l'Hexagone, ou ailleurs).

3) Une nécessaire « défascination » ?

Je me rends compte, à posteriori, de la fascination d'un certain nombre d'entre nous, artistes présents, et de certains chercheurs intervenants, pour le travail des uns et des autres : une grande curiosité tant pour la science que pour l'art. Preuve en est l'implication de tous dans des échanges denses et captivants. Mais au-delà de cette apparente curiosité bien naturelle, afin de favoriser une réelle agentivité des uns et des autres et franchir les frontières habituelles érigées par l'histoire des sciences et des arts (Aït Touati, 2011), je reprendrai les mots de Gaël Charbau (Directeur artistique, Un été au Havre et Villa Hegra) et de Gérard Azoulay (Astrophysicien, Observatoire de l'espace, CNES) lors du colloque récent *Diffractions quantiques : arts et sciences en dialogue* du 25 octobre 2025 au Collège de France : il nous faut en effet être vigilant afin de ne pas faire de rapprochements trop faciles ni artificiels. En effet, quiconque étudie ou pratique les projets art et science sait que l'art n'a pas pour rôle d'illustrer les sujets scientifiques. Pour éviter cet écueil, il s'agit pour les deux conférenciers cités précédemment de « sortir les artistes de la fascination scientifique et sortir les scientifiques de la fascination artistique ». En effet, pour nombre des chercheurs rencontrés, il n'y a rien d'aussi glamour dans le quotidien de leurs recherches que la poésie perçue par un groupe d'artistes nécessairement intrigués par leurs sujets de recherche, comme on pourrait le déceler de prime abord, lors d'une première (et courte) rencontre.

Si collaboration (ou mise en puissance, au sens mathématique de l'exposant) il pouvait y avoir, alors elle nécessiterait de trouver un terrain d'entente, qui ne pourra être établi qu'une fois chacun « défasciné » de l'autre. Pour trouver ce terrain de possibilités qui permette à ce « quelque chose » de se passer, il faut plus de temps et d'espace (tout en considérant que cet idéal est forcément soumis à des contraintes de temps et de moyens ou à des impératifs financiers).

Comme le laisse entendre la discussion finale du groupe au sujet d'un temps de création commun conclusif au GAES, le plus difficile pour les uns comme pour les autres est de prendre ce temps, de le « découper » (*carve out*) au sein des impératifs de chacun, parmi les bourses préexistantes ou programmes de financement de projets à mener à terme. Cette défascination ne peut se faire en quelques jours ni même en quelques semaines. Il faut un temps long (et probablement des rencontres régulières et espacées) pour que chacun sorte de l'illusion initiale et puisse investir, dans un environnement de création et de recherche qui le permette, l'univers de l'autre. Comment créer les conditions pour que la création commune « en puissance » ait vraiment lieu ?

Paris, le 27 février 2026